

Feue d'Ariane Lessard

Jérémi Perrault

Numéro 267, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perrault, J. (2019). Compte rendu de [*Feue d'Ariane Lessard*]. *Spirale*, (267), 59-61.

Quelques voix parmi les ombres

Au milieu des champs se dresse une maison centenaire à la façade blanche. Les traces de suie qui en noircissent le tapis rappellent l'incendie qui l'a mise à l'épreuve sans toutefois la faire tomber ; la peinture usée de ses murs et de son plafond rappelle que sa majesté est loin derrière elle. La fortune de la famille Bellay fut érigée par les ancêtres maternels, qui travaillaient les champs ; cette fortune est en train elle aussi de s'effriter. « *Nous vivons grâce au labeur des morts. Feu leur labeur oui* », affirme Virginia, enfant prise dans un corps d'adolescente. Les souvenirs des ancêtres sont prégnants : sur de vieilles photos, ils guettent ceux qui habitent toujours cette demeure, leur rappelant, d'une certaine manière, d'où ils viennent. Les escaliers de la maison qui craquent racontent, pour leur part, les horreurs de cette ancienne époque dorée : « *L'escalier a dû être fabriqué par des esclaves. Il paraît que feu mon arrière-grand-père en avait* », rajoute Virginia. Avec le temps, la couche de vernis finit par se fissurer et s'émailler, laissant entrevoir l'ignominie séculaire. Dans *Feue*, son premier roman, les personnages que met en scène Ariane Lessard sont tous un peu fantomatiques : ils errent comme des ombres au milieu de leurs souvenirs et de leurs rêves évanouis, aux côtés des ancêtres et des disparus qui se meuvent en filigrane.

COMME UNE CHORALE

Ariane Lessard laisse les personnages de son roman dit « choral » raconter leur propre histoire. La parole des narrateurs s'inscrit dans une sorte de lien de confiance établi entre le lecteur-confident et eux : la parole des narrateurs témoigne de leur existence, dévoile leurs secrets et, surtout, révèle ceux des autres villageois. Seul un tel portrait subjectif peut dire tout le malheur et la perversité du village. Dans plusieurs chapitres, tant la narration à la première personne

FEUE

ARIANE LESSARD

La Mèche, 2018, 191 p.



que les dialogues sont pris en charge par une parole brute, souvent crue. Si l'oralité remplit ici une fonction mimétique et offre plus de vraisemblance, elle satisfait aussi au besoin des personnages de se dévoiler. Car y il a « *quelque chose de pourri dans ce village* », affirme Abel, selon la formule bien connue. L'oralité accentue l'urgent besoin des personnages de révéler cette pourriture.

Parmi tous ces *je* qui composent la trame hétérogène de *Feue*, certains villageois ont une voix qui se distingue. Pensons aux chapitres en vers attribués à Greg, un des piliers de la taverne tenue par Mac : « *la Stanford à taverne / hé hé ça chauffe / pet pis répète sont en bateau / le p'tit poisson à côté hé hé.* » Les propos embrumés de l'homme, constamment ivre, prennent la forme d'une sombre comptine : ses paroles versifiées symbolisent la distance qu'il entretient avec les autres personnages et, d'une certaine manière, avec le réel. Notons également Abel, venu de la ville pour « se perdre » en campagne, qui s'exprime dans une langue plus soignée – parfois même plus poétique – que celle de ses concitoyens d'adoption. Son énonciation s'harmonise avec une sorte de regard surplombant sur le village : « *En haut de la colline, les champs de moutarde s'étendent sur quelques kilomètres, des maisons abandonnées jalonnent la rivière comme des petits arbres morts, des maisons de paysans, creusées et vides, comme l'intérieur d'un tronc sec.* » Mais un soupçon pèse sur lui et il finira par s'enfuir : « *Personne ne veut parler avec l'étranger* », affirme Abel, qui semble parler une langue étrangère. Les chapitres mettant en scène Laura, la sœur de Virginia, sont pour leur part narrés à la deuxième personne. La jeune femme s'adresse à elle-même, comme s'il lui était préférable de garder en mains son histoire ; celle-ci lui est, semble-t-il, trop précieuse pour être confiée à un destinataire distinct. Ces passages sont possiblement les parties de l'œuvre où l'intimité se ressent avec le plus de force : « *Tu regardes le feu et tu le trouves beau. Les flammes sont une des seules choses qui te reconfortent.* » Cette autoréflexivité se confirme alors qu'un des chapitres consacrés à Laura est exceptionnellement narré à la première personne : puisqu'il s'agit d'un souvenir vécu par Laura enfant, la distance temporelle lui permet de prendre directement la parole et de revivre au *je* les événements.

DIRE OU TAIRE L'HORREUR ?

Les personnages racontent, se racontent, mais ne savent pas tout. Le mystère entourant la disparition de Vanessa, la mère des enfants Belley, « *belle pour deux* », plane encore au village. Son soulon de mari l'a-t-il tuée, se demandent plusieurs villageois ? S'est-elle plutôt emmurée dans la maison de ses ancêtres ? Même si Vanessa est invisible depuis dix ans, sa voix résonne toujours, faiblement certes, dans l'œuvre. Elle fait partie des narrateurs du roman et, tout en se situant à l'écart des événements, elle divulgue elle aussi des informations qui

permettent de compléter la trame caviardée de l'œuvre. Lessard donne la parole à cette disparue, que tout le monde au village qualifiait de folle. C'est un filet de voix monotone que celui de la mère des filles Bellay, transcrit en courts paragraphes sans logique ni ponctuation : « *c'est très beau le salon par la porte close celle qui se ferme toute seule à cause du ressort c'est très beau parce que les murs ont fondu les murs noirs pourraient être peints mais non c'est très beau [...]* ». La voix de Vanessa est un bruit blanc qui traduit sa présence : fantôme parmi les fantômes, elle émerge à tout moment à travers les conversations et les souvenirs des habitants du village. Pour sa fille Virginia, elle n'existe pas qu'en mémoire : elle lui parle et lui paraît réellement visible. Au village, on dit que la jeune fille a reçu en héritage la folie de sa mère. La sait-elle disparue ? Peut-être a-t-elle réussi à se convaincre qu'elle est toujours vivante ?

La déchéance se vit au quotidien dans *Feue* : les villageois se consomment en alcool, se trompent, les femmes s'avortent elles-mêmes, et tous portent le fardeau de leurs morts. Laura et les autres serveuses du restaurant de Will se donnent à des camionneurs de passage pour quelques dollars supplémentaires. « *Il n'y a pas une journée sans que tu te noies* », affirme Laura pour elle-même. Si les villageois haussent le ton, la parole des personnages est venimeuse : dire le malheur ne fait qu'engendrer plus de malheur, ne peut que dévoiler les pires atrocités et rendre la réalité encore plus horrible. La parole a ici l'effet des ciseaux, auxquels Roxane Desjardins offrait le titre de son premier recueil. « *[C]omme la pie me pousse entre les dents / une chimie bouleversante logée dans la poitrine / je glisse mes doigts c'est le début d'un continent [...]* », écrivait Desjardins. Cette gravité de la parole, les personnages de *Feue* la connaissent : elle éclate après avoir couvé trop longtemps dans leur poitrine. « *J'ai vécu dans l'secret longtemps* », affirme Mitchell Jefferson, le propriétaire de la station-service, qui, du bout des lèvres, lève le voile sur la nature de la relation qui unit son fils Joey à Laura. Comme c'est le cas pour le sujet dans l'œuvre de Desjardins, se dire est, pour les villageois dépeints par Lessard, un geste concret et important, souvent aussi douloureux que de « *[s]'enfiler le ciseau par la bouche / et décider du sort des vertèbres / et dépecer les muscles attachés* ». Les personnages de Lessard se colletent à chaque instant avec ce dilemme entre l'insoutenable silence et la violence de la parole : les mots qui forment cette « *chimie bouleversante* » les tenaillent et, après avoir été proférés, leur laissent dans la bouche un goût de sang.

FEUE LA FAILLE

Le titre de l'œuvre évoque la mort – la morte –, mais il évoque également une sorte de mode d'expression privilégié par les femmes du récit. Un incendie réduit en poussière la roulotte qu'occupe Joey. Danielle, la propriétaire du véhicule, prend soin de la femme gravement malade de Mitchell durant les derniers

Dans *Feue*, son premier roman, les personnages que met en scène Ariane Lessard sont tous un peu fantomatiques: ils errent comme des ombres au milieu de leurs souvenirs et de leurs rêves évanouis, aux côtés des ancêtres et des disparus qui se meuvent en filigrane.

jours de sa vie. L'incendie, causé par Danielle – elle avouera sa responsabilité –, pousse Joey à l'exil et incite d'anciennes amies à se regrouper autour d'elle, nouvellement mère, et à ressouder des liens de solidarité. Pour tenter de retrouver sa petite sœur soudainement disparue – on imagine les pires scénarios pour expliquer cette disparition –, Laura incendie la vieille grange voisine de la maison familiale. Abel, caché près du chêne et des champs en proie aux flammes, décrit cette scène apocalyptique: «*Le feu partout. Je me suis dit que le village allait y passer. S'évanouir dans les flammes.*»

Les femmes auxquelles Lessard donne vie tentent de repousser les hommes et la haine que ceux-ci dirigent vers elles («*[Laura a dit] qu'dans l'avillage, 'es hommes détestent les femmes. J'ai pas d'misère à l'croire*», affirme Danielle) en racontant leurs histoires. Or, dans ce village figé dans le temps («*On croirait que le temps s'est arrêté ici, que la route est un cimetière*», s'attriste Abel), renverser l'ordre implique parfois de provoquer un embrasement. Pour faire écho aux propos de Faldistoire, le protagoniste de *Tu aimeras ce que tu as tué* de Kevin Lambert, révéler ce qui se trame sous la surface des choses correspond parfois à un anéantissement. Faldistoire désire révéler la «*faille patchée avec du béton et de l'asphalte*» au cœur de Chicoutimi en racontant son enfance ou, plutôt, en la désacralisant avec violence. Pour lui comme pour les femmes de *Feue*, se raconter afin de rendre compte de son monde est une forme de «*destruction*». Après avoir réduit en cendres sa ville natale, Faldistoire conclut que «*[c]e que nous portons en nous est trop grand et le monde trop petit, [que la] destruction est notre manière de bâtir*». Laura, Danielle et les autres femmes de *Feue* utilisent la violence des flammes afin de construire un monde clément, pour elles et pour celles qui suivront. «*Le feu a brûlé la roulotte de Joey [...]. La roulotte de Joey, feue la roulotte de Danielle. Ça lui fera un plus grand jardin quand son enfant voudra jouer dehors*», suggère Virginia.

QUELQUE CHOSE À CACHER

Le rite sacrificiel que pratiquent les personnages en se racontant révèle certains lieux phares de l'œuvre. En effet, cette dernière s'articule autour d'endroits tapis dans l'ombre qui évoquent l'intimité honteuse que les villageois veulent soustraire au regard des autres. Si Robert vit enfermé dans la maison centenaire, la grange et la rivière derrière laquelle elle se situe – qui donnent leur nom aux deux dernières parties de l'œuvre – font partie de ces pôles de l'intimité, tout comme la roulotte derrière la maison de Danielle. Il s'agit de lieux qu'on ne peut atteindre que par des chemins de traverse, mais que plusieurs personnages n'hésitent pas à franchir: les frontières de l'intime ne sont nullement imperméables. «*Tout l'monde a quequ' chose à cacher, c'pas mêlant*», dénonce Sarah au cours de l'enquête qu'elle entreprend afin de connaître la vérité sur la soudaine disparition de Virginia. Le lecteur suit chacun des personnages, qui s'espionnent les uns les autres, dans la quête qu'ils mènent pour découvrir ce qu'on dissimule derrière les arbres. Comme quelques cillements sont nécessaires à celui qui se tient dans le noir afin que sa vision puisse s'éclaircir, il faut différents points de vue d'une même scène se déroulant dans ces lieux de l'ombre pour que le lecteur distingue plus nettement les détails des événements. La curiosité de Sarah la conduit dans la cabane de Mac, un de ces lieux obscurs. Elle y fait une découverte macabre: «*En passant l'cadre d'la porte, j'ai entendu l'Bellay qui hoquetait. Y avait trouvé une trappe dans l'plancher qui menait vers une cave. J'étais pas préparée à voir ça*», raconte-t-elle. L'indiscret court parfois le risque de se brûler la rétine dans ce village, où l'on est habitué à tant de noirceur.